

Bernadette Diricq¹

De Dora à Nora, une « lettre » qui fait toute la différence ?

Introduction

C'est avec ce titre quelque peu énigmatique qu'il m'a plu d'aborder le thème de votre promenade psychanalytique. Certes les prénoms de ces deux femmes que sont Dora et Nora ne diffèrent que d'une lettre ; mais là n'est pas la question. La différence ici est de structure et plus précisément fonction de leur structure subjective, de leur choix de partenaire et dès lors de leur responsabilité quant à leur position de sujet. C'est ce que je vais m'efforcer de vous faire apercevoir.

Je vous les présente brièvement:

Dora est une jeune fille de 18 ans, habitant les environs de Vienne ; elle est analysée par Freud en 1899. Le travail dure 3 mois à raison d'une séance par jour et s'interrompt sur décision de Dora lorsque Freud insiste sur son amour pour Mr K, omettant de prendre en compte son objet d'amour homosexuel qu'est Mme K.

Notons que cette jeune fille est avec quelques autres à l'origine de la découverte freudienne de l'Inconscient et de l'invention de la psychanalyse par l'entremise de l'hystérie dont elles souffrent.

Chacun sait que la question propre à l'hystérique est celle de la femme: « Qu'est-ce qu'une femme ? » et plus précisément « qu'est-ce qu'une femme pour un homme ? », en l'occurrence dans le cas de Dora, Mr K mais aussi son père.

Nora, jeune fille d'origine irlandaise est une femme singulière, certes, contemporaine de Dora mais dont l'existence est longtemps restée dans l'ombre derrière celle de son compagnon, le célèbre « artiste » (cf. : « Journal de l'artiste en jeune homme » 1904) comme il aimait se présenter, auteur d'une littérature mondialement connue et très étudiée encore de nos jours : James Joyce.

Que fut Nora pour cet homme en particulier? Quelle place a-t-elle occupée en tant que femme?

Telle est notre question.

A ces sujets hommes et femmes partenaires, s'adjoit dans votre thème le terme de « fantasme » ;

Lacan représente le fantasme par le mathème général $\$ \diamond a$, où le sujet parlêtre $\$$ est en relation avec l'objet a comme objet de jouissance, et réciproquement, cette réciproque étant indiquée par le \diamond .

Qu'en est-il pour chacune de ces deux femmes, de cet objet a , et qu'en est-il de sa fonction auprès des partenaires respectifs?

A. Premier cas : DORA

¹ Bernadette Diricq est membre de l'École de Psychanalyse des Forums du Champ lacanien

père, objet d'amour au sortir de l'Oedipe; elle lui reste très attachée. Ce père qui devient impuissant suite à la syphilis qu'il a contracté est carent phallique. Or il aime Mme K qui se présente comme quelque chose qu'il peut aimer au-delà de Dora et Mme K s'en contente; Mme K incarne ici la « fonction féminine » comme telle, réalisant ce qu'elle, Dora, ne peut ni savoir, ni connaître de cette situation car elle ne trouve pas à s'y loger, à savoir que ce qui est aimé au-delà de ce qu'est un être est ce qui lui manque ... Ce point essentiel en effet, l'hystérique ne peut l'admettre ; souvenons nous que toute à sa question de la différence des sexes, Dora questionna et reçut des mains de Mme K un ouvrage de Mantegazza intitulé « Physiologie de l'Amour » (cf. in Quarto n°18 « la lecture de Mantegazza par Dora, ou le savoir sur la jouissance » texte de Paul Verhaeghe) dans lequel elle va puiser un savoir sur ce qui la préoccupe. Mantegazza y déclare que la femme se doit d'enseigner aux hommes ce qu'est l'amour, et si l'amour échoue, la faute en revient à l'homme car c'est qu'il réduit la femme à l'objet de son désir animal. Cette affirmation conduit certes l'hystérique vers une négation du « Il n'y a pas de rapport sexuel ». L'hystérique ne peut trouver meilleur appui au refus de la castration symbolique (manque symbolique d'un objet imaginaire, le phallus $-\phi$ et dont l'agent est le père réel, celui de la parole.)

Ainsi le consentement à la castration s'il existait chez l'hystérique, annulerait toute chance de féminité possible pour elle qui s'y sent réduite à l'objet (a) du fantasme phallique. Pour y parer, l'Amour se doit d'être union, ce que suggère l'ouvrage en question pour qu'un rapport sexuel soit, pense-t-elle, possible.

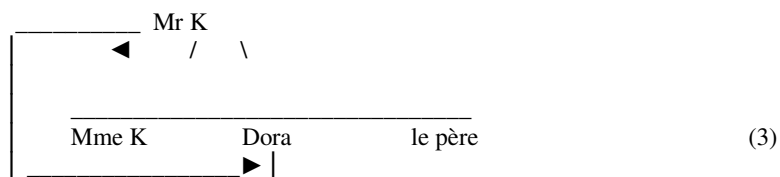
Certes la suite de l'ouvrage de Mantegazza renverse les rôles car pour surmonter le manque phallique bien présent, la femme a besoin d'un homme qui soit lui-même au-delà de la castration, ce que Lacan écrit (in« Encore ») :

$$\exists x . \overline{\Phi x}$$

qui se lit : il existe au moins un x qui soit non Φ de x c.-à-d. non castré, en somme un homme qui est le maître, qui possède le savoir grâce auquel La femme pourrait exister. Le savoir est ainsi en fin de compte imputé à l'Autre qui, du même coup décide de la jouissance; l'hystérique donc poursuit le Maître complet, celui qui détient le savoir sur la jouissance et la jouissance reste du côté de l'Autre.

Mais revenons à l'admiration de Dora pour Mme K symbolisée par « La Madone », et à la place que Dora tient entre son père et Mme K ; Dora se sent bien à cette place à condition que cette position symbolique entre le père et Mme K soit maintenue ; et c'est le cas puisque le père supplée à son impuissance et à son absence virile par des dons, des cadeaux par ailleurs distribués équitablement entre elle et Mme K.

Cependant entre elles deux il manque un élément ; comment rétablir une situation triangulaire si ce n'est par l'intermédiaire de Mr K ? (cf. Schéma 2 p 142 Sém. IV)



Ainsi, Mr K rétablit l'équilibre puisque Mme K étant adorée par tous ceux qui l'entourent, pense-t-elle, l'est aussi par Mr K mais de manière inversée par rapport au trio Père- Dora- Mme K.

Ce que Dora cherche à obtenir c'est l'amour de Mr K mais par delà Mme K, ce qui est pensable à condition que sa femme soit quelque chose pour lui. De plus elle réintroduit par là même dans le circuit l'élément masculin auquel elle s'identifie pour pouvoir approcher Mme K.

LA GIFLE

C'est dans ce bel équilibre que survient une tornade aussi brève qu'imprévisible... Dora gifle Mr K mettant ainsi fin à leur relation au moment précis où il lui dit « Ich habe nichts an meiner Frau » ; jusque là, les choses tenaient même lorsqu'il la courtisait, lui disant qu'il l'aimait et s'approchait d'elle d'une façon pourtant intolérable pour une hystérique. La clef de voûte indispensable de l'ensemble

(Schéma 3) s'effondre lorsque Mr K déclare ce qui est repris dans plusieurs versions comme étant « Ma femme n'est rien pour moi ». Mais la traduction est autre, essentielle, Lacan remarquant que le « an » est présent dans beaucoup de locutions allemandes comme adjonction, dans l'au-delà de ce qui manque ; Mr K lui dit donc par cette formulation qu'il n'y a rien après sa femme. Et s'il n'y a rien après sa femme, qu'en est-il de Dora qui disparaît du circuit de l'amour? Cela signifie-t-il qu'il s'intéresse à elle comme pur objet a du fantasme masculin, objet sexuel par excellence? Et si Mr K ne s'intéresse qu'à elle, c'est que son père aussi ne s'intéresse qu'à Mme K. Et Dora n'est alors qu'objet d'échange pour le père qui paie ainsi la complaisance du mari de Mme K.; « Mon père me vend à quelqu'un d'autre » dit-elle alors. Les liens sont rompus car Dora se voit chue au rôle de simple objet d'échange. Cette phrase « Il n'y a rien après ma femme » fait s'effondrer la construction de l'hystérique qui lui permettait d'exister autrement que comme objet a du fantasme phallique, d'ex-sister comme femme, hors castration.

B. Second cas : Nora

Venons-en à Nora, femme de Joyce considérée comme épouse bien que très longtemps hors mariage officiel.

Je me suis référée pour ce cas à trois catégories de textes :

En 1, la biographie de Nora par Brenda Maddox, intitulée « Nora – La vérité sur les rapports de Nora et James Joyce » chez Albin Michel.

En 2, les romans traduits de James Joyce parmi lesquels le déjà cité « Portrait de l'artiste en jeune homme » (1905) et « Ulysse » (1929) chez Folio

En 3, les textes de Lacan tels les Séminaires IV (La relation d'objet), XX (Encore), XXII (RSI) et le XXIII (Le sinthome) ainsi que le texte « Télévision ».

En 4, trois chapitres du cours de C. Soler 2003-2004 « La querelle des diagnostics » chapitres que vous retrouverez de la page 109 à 157.

Qu'y ai-je trouvé comme réponses aux questions énoncées dans mon introduction ?

Quel homme était donc Joyce ? Quel partenaire était-il pour Nora et que fut-elle pour lui?

Abordons la première question: « Désabonné de l'inconscient », soit de structure psychotique même s'il n'est pas fou, parce non délirant et non halluciné, Joyce possède un inconscient à ciel ouvert. D'autre part, il croit à son texte comme à lui-même: the book of himself = lui même comme livre. Lacan explicite ce constat de structure par un extrait singulier d'un épisode raconté dans « Le portrait de l'artiste... »: rossé par ses camarades, sa colère s'évanouit aussitôt et il ne reste plus pour lui qu'une sorte d'indifférence, de détachement du corps propre. L'image n'est pas en jeu comme dans la névrose, pas plus qu'une identification fût-elle imaginaire. Joyce ne croit pas en une quelconque histoire œdipienne; d'où cette écriture en rupture avec

tout récit qui raconterait une histoire ; il n'y a pas de névrose infantile, pas de roman familial ; « désabonné de l'inconscient » mais se voulant référence, objet utilisé pour l'étude des générations à venir. Car c'est bien là ce qui le sauve de la folie, c'est par l'écriture-sinthome, 4ème rond borroméen, qui permet le nouage des trois registres R-S-I qu'il parvient à se constituer un ego, une enveloppe corporelle constitutive d'un moi. Et si Joyce se sauve par la croyance de son écriture, c'est tout seul ; il n'a pas pour mission de sauver l'humanité.

Tout seul mais « pas sans ses bagages ». Richard Ellman, biographe de Joyce, raconte que lors du départ de l'exil de l'Irlande, à l'arrivée à Londres, puis à Paris, il se produisit le phénomène suivant: il posa là Nora avec ses bagages dans un parc et il alla chercher de l'argent «comme mis à disposition » parmi ses connaissances. Nora confie alors qu'elle a plusieurs fois pensé qu'il ne reviendrait pas. Mais il revint chaque fois. Elle lui était indispensable.

Abordons maintenant la seconde question: Quel partenaire pour Nora ?

Là où une femme peut être un symptôme pour un homme, Lacan cite le pendant de ce « femme - symptôme » qu'est le « symptôme - père ».

Rappelons avant tout l'importance de l'énonciation de Lacan, de cette définition du « symptôme-père » dans RSI lorsqu'il dit : « Un père n'a droit au respect, voire à l'amour que s'il fait d'une femme l'objet a qui cause son désir ... et qui lui soit acquise pour faire des enfants dont il prendra, qu'il le veuille ou non, soin paternel » et demandons-nous ce qu'il en fut pour Joyce de ces trois conditions.

Qu'est-ce qui distinguerait en effet le lien de Joyce à Nora du lien à une femme dans le symptôme – père? Prenons la question par le biais suivant : A quel titre Nora lui est-elle acquise ?

- elle est belle, disait-on ; complément narcissique certes mais pas acquise selon des affinités intellectuelles et culturelles,
- pas non plus au titre de mère selon le schéma freudien ; elle n'est pas là pour prendre soin de lui ; elle n'est pas fine cuisinière même si Brenda Maddox relève qu'elle sait parfaitement cuire et préparer le poulet ! Ils prennent chaque jour leurs repas au restaurant bien que n'ayant pas de quoi faire des folies
- à partir des textes de Joyce il semble qu'elle ne lui soit pas davantage acquise au profit de bénéfices érotiques. Certes il y a cette correspondance plus pornographique qu'érotique de Joyce à Nora et réciproquement lors des rares absences de Nora à ses côtés et plus précisément en 1909 mais elle n'implique pas le corps à corps et les fantasmes ici déployés sont plutôt d'un « érotisme » masturbatoire et scatologique. Cf. p 142 ... Brenda Maddox. Nora ... (lecture de quelques passages)
- Pas non plus pour lui faire des enfants : ils n'étaient pas prévus au programme (contrairement au symptôme - père et leur arrivée a toujours été mal vécue par Joyce qui ne supportait pas les changements produits chez Nora. Ainsi, après la naissance de Georgio (qui par ailleurs, notons le porte le prénom d'un frère mort de James Joyce) il écrit à sa tante : « quand même je ne suis pas un animal domestique et je suppose être un artiste » façon de dénoncer son embarras devant la diminution d'attention de Nora à son égard. Ce fils aîné ne sera d'ailleurs déclaré par Joyce à l'état civil qu'un an après sa naissance, accomplissant avec retard le 1er soin paternel d'un père pour son enfant.

Lacan dit que Nora lui est acquise au titre d' « être la seule » et définit ainsi la forme de rapport dont il s'agit : « Elle lui va comme un gant » (Leçon du 10/02/76 : Sém. Le sinthome.)

Reprenant une assertion de Kant qui postule qu'il est possible de vêtir la main droite avec le gant de la main gauche en le retournant, Lacan poursuit « Le gant retourné c'est Nora »

Faisons ici une parenthèse : Pour Lacan, apprécier une femme c'est l'élever au rang du symptôme de la fonction phallique, pas-toute parce qu'elle a un rapport avec une autre jouissance. Donc il n'y a pas de parité mais une dissymétrie entre les sexes. Or, dans le couple Joyce - Nora, il y a une sorte de transitivity objectal avec obligation, pourrait-on penser, pour Nora de se plier aux caprices, à la façon dont l'artiste se regardait lui-même. Mais Joyce est-il en position de maître à l'égard de Nora ? Je me suis posé la question car de la manière dont on perçoit à travers la correspondance scatologique, la dépendance absolue de Joyce envers Nora et la manière dont Nora semble user de ce stratagème pour faire oublier la jalousie de Joyce à son égard à la suite de la dénonciation d'un « ami » quand aux rapports de Nora avec lui avant que Joyce ne s'engage auprès d'elle, on peut se demander qui est le maître de qui ? C'est Nora qui a initié cette correspondance scabreuse et elle manipule Joyce en utilisant son penchant pour ce qui est son obsession cloacale.

Quoi qu'il en soit, Lacan dit avec justesse : « elle est élue, elle lui va comme un gant, mais elle ne sert à rien » En tout cas à rien par rapport à ce à quoi sert une femme pour un homme dans un couple plus ordinaire : femme-symptôme, objet cause de son désir, mère de ses enfants ; telle serait la réponse à la question posée par Dora l'hystérique « Qu'est-ce qu'une femme pour un homme ? » même si Dora ne peut s'en satisfaire.

Ici, rien de cela : Nora ne sert à rien et pourtant Joyce l'estimait. Il n'en fait cependant pas une femme-symptôme ; elle ne sert pas à sa tenue phallique. Pourtant, paradoxalement, il s'est servi d'elle durant toute leur vie de couple, véritable partenariat.

Ainsi dans « Ulysse », Nora a contribué à l'écriture du roman : quand Joyce fait dire à Molly Bloom « J'écarterai tout grand mon pantalon et le lui bomberai en plein sur la figure qu'il colle sa langue dans mon trou ... », il avait les lettres de Nora pour guide. Ceux qui connaissaient bien Nora ne doutent pas de sa contribution. Aujourd'hui Nora est peu à peu reconnue comme le modèle de tous les principaux personnages féminins de l'œuvre de Joyce, à travers leurs audaces dans Ulysse et dans Finnegans Wake entre autres.

Il reprit aussi sa vision de la vie ; ainsi le calme stoïcisme de Nora dans l'acceptation de la mort par Anna Livia dans Finnegans Wake ou sa tolérance sans honte de la sexualité dans l'affirmation de Molly dans Ulysse, ainsi que lors des répliques de Berthe, personnage féminin conçu sur le modèle de Nora dans « Les exilés ». Il se servait des descriptions de Nora et les retranscrivait à sa façon ; mais c'est elle qui donnait le ton. Et partout, sauf dans le premier livre « Portrait de l'artiste... », c'est une voix de femme qui termine le dernier chapitre, qui conclut.

Bien sûr cela ne retire rien à l'œuvre de Joyce ; son sinthome consiste à ce travail sur la langue jusqu'à rejoindre le non-sens de la « lalangue » que lui seul a pu engendrer et faire « a-boutir » jusqu'à faire passer le symbolique des signifiants au réel de la lalangue. Mais, cependant, la trace de Nora est indélébile dans cette œuvre qui par cette originalité fait couple puisqu'elle y suggérait le fond tandis qu'il y

mettait la forme indispensable à la construction sinthomatique. Nora n'était rien phalliquement pour Joyce mais elle lui allait comme un gant.

Pour conclure

Si Dora, jeune femme névrosée hystérique, à la recherche d'un savoir sur la différence des sexes, élabore à la suite de la lecture de Mantegazza la solution hystérique fragile au

« Il n'y a pas de rapport sexuel », refusant la castration symbolique et situant la jouissance du côté de l'Autre, Nora, dont nous dirons qu'elle est une femme, nous refusant à toute interprétation sauvage quant à sa structure, a supporté la vie particulière de couple sans éprouver le besoin d'en savoir plus à son propos ; elle paraît cependant agir auprès de Joyce, dont la psychose à bas bruit ne fait pas de doute - Psychose schizophrénique à bas bruit ? C'est-à-dire non déclenchée grâce à son sinthome « écriture » dont le soutien suffit à le maintenir dans une forme singulière de lien social) - avec beaucoup de savoir-faire et d'à propos.

Comme Lacan l'affirme dans Télévision, L'homme qu'une femme ne rencontre que dans la psychose, elle se l'interdit... (Pas de ce que soit l'Autre, mais de qu'« il n'y a pas d'Autre de l'Autre ».) Je vous lis la suite de ce texte...

« Ainsi l'universel de ce qu'elles désirent est de la folie: toutes les femmes sont folles, qu'on dit. C'est même pourquoi elles ne sont pas toutes, c'est à dire pas folles-du-tout, arrangeantes plutôt: au point qu'il n'y a pas de limites aux concessions que chacune fait pour un homme : de son corps, de son âme, de ses biens. N'en pouvant mais pour ses fantasmes dont il est moins facile de répondre. Elle se prête plutôt à la perversion que je tiens pour celle de L'homme.» (cf. p 63, 64 Télévision)

Certes, il arrivait que les relations sexuelles manquent à Nora, (cf. par exemple p 135 de Nora de Brenda Maddox) mais elle pouvait aussi s'en passer.

P 60 de Télévision Lacan indique encore que « Si L'homme veut La femme, il ne l'atteint qu'à échouer dans le champ de la perversion »

Cet énoncé nous mène à la question de la fonction que remplit la correspondance pornographique entre Nora et Joyce dont il n'est dit nulle part qu'elle se concrétisait par la suite. Cet échange de lettres (en plus du fait qu'il permettait à Joyce de supporter l'absence de Nora au lieu de sombrer dans une jalousie destructrice) n'est-il pas une tentative de faire échec au rapport sexuel ?

Ainsi Nora se fait-elle, par l'intermédiaire de ces lettres, promotrice de l'objet de la jouissance de Joyce tout en mettant à mal le rapport sexuel. Freud lui-même l'avait repéré ce « faire rater le rapport sexuel » dans son article de 1912 intitulé « Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse » à savoir l'interdiction côté femme et le ravatement, côté homme, le ravatement par la correspondance pornographique avec Nora, permettant à Joyce de mettre à l'écart une jouissance (phallique, sexuelle) au profit d'une autre (perverse) et à mettre ainsi la barre sur La femme-toute par laquelle il se sent jalousement aspiré.